

PHOTOGRAPHIE



« Landscape Deer » (2023), de Robbie Barrat. ROBBIE BARRAT



« Somewhere in Los Angeles » (2023), de Kevin Abosch. KEVIN ABOSCH

Paris Photo, une foire entre virtuel et réel

Pour la première fois, un « secteur digital » est proposé, où les artistes se saisissent des nouvelles technologies

ENQUÊTE

À la foire Paris Photo, rendez-vous mondial de l'image fixe qui se tient au Grand Palais éphémère jusqu'au dimanche 12 novembre, sur le stand de la galerie Jean-Kenta Gauthier, surprise. On n'y trouve aucune image, rien que des mots, en anglais. Ils ont été inscrits sur les murs par l'artiste américain David Horvitz. « Des cailloux jetés dans le coucher de soleil », « L'ombre de Ela, âgée de quelques jours. » Ou juste : « De l'argent. » Ce sont les descriptions d'images numériques banales que l'artiste a piochées dans ses archives et qu'il a décidé d'effacer

définitivement. Une façon poétique d'évoquer le déferlement d'images qui caractérise notre époque, notre manie de vivre chaque instant à travers la photographie. « Ce travail « low ech » est paradoxalement présenté dans le nouveau « secteur digital » de la foire, qui, pour la première fois, rassemble des artistes travaillant sur le numérique. « Les visiteurs vont sans doute trouver que ça n'a pas l'air très digital ! », reconnaît la Suisse Nina Roehrs, la commissaire qui rassemble sur neuf stands les travaux d'une trentaine d'artistes. « Cette section concerne les artistes qui utilisent le digital comme un outil, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à la façon dont il bouleverse toutes nos sociétés. Le réel

peut donc prendre n'importe quelle forme digitale ou physique, résume Nina Roehrs. Les artistes ici vont des pionniers de l'art sur ordinateur des années 1950-1960 jusqu'à ceux qui travaillent sur l'intelligence artificielle [IA]. » Paris Photo est l'une des seules foires à avoir une section consacrée à l'art numérique, ce qui n'étonne pas Nina Roehrs : « Cela fait longtemps que les photographes ont été confrontés à l'arrivée du digital. » On trouve sur place quelques écrans, mais surtout beaucoup de tirages photo, des dessins, des images, des sculptures, des objets... et même un jeu d'arcade réinventé par Robbie Barrat, à l'Avant Galerie. Cet Américain de 22 ans est un artiste historique de l'intelligence artificielle et du crypto art, genre lié à la technolo-

LES PHOTOGRAPHES SEMBLENT TROUBLÉS AUTANT QUE FASCINÉS PAR L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

gie de la blockchain (chaîne de blocs permettant de stocker et de transmettre des informations sans organe de contrôle). Pour son projet *The Big Buck Hunter*, il a piraté un jeu de chasse célèbre où il s'agissait de tirer sur des cerfs au fusil. « C'est un jeu auquel je jouais dans mon enfance, en Virginie-Occidentale, dit-il, mais j'étais frappé par sa violence. On ne voit les paysages

que quelques secondes, et les cerfs sont perpétuellement en fuite. » Dans sa version, ce jeu de mort est devenu une contemplation écologique, où des cerfs paissent paisiblement dans une nature intouchée. L'œuvre n'est disponible que sous la forme du jeu physique, à brancher chez soi – Robbie Barrat aurait pu éditer des scènes du jeu sous forme d'images numériques, mais il a définitivement renoncé aux NFT, les jetons non fongibles, dégoûté par la spéculation autour de ses œuvres. Car, sur cette nouvelle section de la foire plane forcément l'ombre des NFT, ces certificats d'authenticité inviolables enregistrés sur la blockchain. Ils ont fait sensation ces dernières années, permettant à des auteurs jusque-là inconnus du monde de

l'art classique de pulvériser des records dans les ventes aux enchères... avant que la bulle NFT n'éclate en 2022. En parallèle à la crise des cryptomonnaies. On trouve des NFT sur la foire, mais ils ne sont pas un genre artistique, juste un outil de transaction, d'authentification. « On peut faire un NFT avec n'importe quoi, dit Nina Roehrs. La majeure partie des NFT qui ont fait objet de spéculation ne concernent pas l'art : c'était des memes, des cartes de jeu, des collectibles... » – les collectibles étant ces séries d'objets virtuels uniques, tels les *Bored Apes*, ces petits singes dont certains ont été vendus pour l'équivalent de 3 millions de dollars au plus fort de la vague NFT. De cette frénésie spéculative, Anne Schwanz, galeriste alle-

mande d'Office Impart, elle, retient qu'« elle a au moins permis à des artistes qui travaillaient sur la blockchain de connaître le succès. Et surtout, elle a attiré l'attention du monde sur l'art digital. » Sa galerie consacre tout son stand à l'artiste Damjanski, et son travail original. L'artiste américain a créé une application pour smartphone sur la blockchain, *Unhuman Compositions*, qui transforme toute photographie prise en une abstraction colorée aux allures cubistes. Chaque visiteur peut générer depuis son téléphone sa propre création, unique, et l'acheter sous forme de NFT, pour 0,1 ETH (environ 180 euros) : il lui suffit de se créer un portefeuille en ligne, pour payer et la stocker dans la blockchain. Ou bien faire produire par la galerie sa traduction physique, vendue entre 4 200 euros et 8 400 euros selon la taille.

Art génératif

On trouve aussi, dans le secteur numérique, plusieurs représentants de l'art génératif, genre aussi vieux que l'ordinateur, où l'artiste met au point un logiciel pour produire des œuvres. A Paris Photo, Mimi Nguyen, sur le stand Verse/Nguyen Wahed, rend ainsi hommage au pionnier américain Manfred Mohr, avec une œuvre qui génère en continu des images sur un écran d'ordinateur. « Dans les années 1960, à Paris, Manfred Mohr cherchait déjà à créer de l'art en programmant un ordinateur, explique-t-elle. Sauf qu'à cette époque les machines étaient rares. Il avait appris que l'institut météorologique en avait un et avait obtenu le droit de l'utiliser, la nuit. » Pour s'adapter au monde de l'art numérique, cette spécialiste basée à Londres a créé une plateforme d'un nouveau genre, Verse organise des expositions en ligne ou in situ, collabore avec des artistes, et héberge même sur son site les œuvres numériques des collectionneurs. « Souvent, les artistes du digital vendent directement en ligne, précise-t-elle. Mais la plupart adorent avoir aussi un espace physique pour montrer leurs œuvres. Et les galeries jouent d'autres rôles : curation, conception de projets... » Tout comme les photographes plus classiques, les artistes du numérique semblent troublés et fascinés par les capacités de l'intelligence artificielle générative : l'artiste Louisa Clement, de la galerie Kunst & Denker Contem-

porary, a nourri une IA de toutes ses données personnelles, physiques et biographiques, pour s'inventer un avatar qui interroge son identité ou plutôt sa dissolution à l'ère numérique. Sur le stand de la galerie Nagel Draxler, l'artiste Kevin Abosch, qui compte parmi les plus connus des « OG » (*Original Gangsters*, pionniers) du crypto art, montre, lui, de grandes images aux couleurs sensuelles : au premier regard, des vues de Los Angeles ou de Paris, ou une nature morte avec un appareil photo. En réalité, ces « images synthétiques » ont été réalisées à l'aide d'une IA qu'il a perfectionnée et nourrie de ses propres images. De fausses photos où quelque chose cloche laissant place à une réflexion sur la nature de l'image, la surveillance, la violence... « Il y a plus de vérité dans ces photos synthétiques que dans les traditionnelles », estime l'artiste connu pour ses œuvres conceptuelles et souvent ironiques, qui dit percevoir le monde différemment depuis qu'il travaille avec l'IA. Ironiquement, alors qu'on n'a cessé de s'effarer devant le nombre de zéros affichés lors des ventes de NFT, c'est bien dans le secteur digital de Paris Photo qu'on trouve les œuvres les moins chères. L'artiste Albertine Meunier, qui présente à l'Avant Galerie une série pleine de fantaisie sur l'intelligence artificielle, ou elle a joué avec l'IA DALL-E pour produire une série de femmes en train de manger des saucisses et des frites, vend ses œuvres sous forme de mini-écran carré qu'on peut accrocher sur son mur pour 350 euros. Mais on peut aussi acheter l'image numérique seule, sous forme de NFT, pour 10 XTZ (environ 8 euros).

Et pour un premier essai totalement gratuit, il suffit de se diriger vers une borne qui distribue aux visiteurs un POAP (*Proof of Attendance Protocol*, « protocole sur l'attestation de présence »), un petit NFT souvenir aux couleurs de Paris Photo, conçu par Kevin Abosch, à emporter dans son wallet. Une façon pour Nina Roehrs, la commissaire, qui a aussi prévu des visites quotidiennes gratuites, de faciliter l'atterrissage en douceur des néophytes sur la blockchain. ■

CLAIRE GUILLOT

Paris Photo, 189 exposants, au Grand Palais éphémère, Paris 7^e. Jusqu'au 12 novembre. De 15 € à 32 €.

Rima Abdul-Malak : « 36 % de femmes exposées, ce n'est pas assez »

Alors que s'ouvre Paris Photo, la ministre de la culture revient sur son action en faveur des femmes photographes et de la scène française

ENTRETIEN

À l'occasion de la foire Paris Photo, la ministre de la culture fait le point sur les nouvelles donations de photographes aux institutions publiques. Elle revient sur les craintes posées par l'intelligence artificielle et annonce une nouvelle commande publique pour le bicentenaire de l'invention de la photographie. Les photographes ont été longtemps réticents à confier leurs archives à l'État. Qu'est-ce qui a changé ? En 2022-2023, l'État a effectivement reçu des donations sans précédent, notamment à la Bibliothèque nationale de France et à la Médiathèque du patrimoine et de la photographie (qui, à elle seule, a reçu vingt et un fonds de photographes), qui incluent des archives, des tirages et des négatifs : les photojournalistes Christine Spengler et Gilles Caron, les photogra-

phes de l'agence Magnum Jean Gaumy et Patrick Zachmann, des artistes comme Dolorès Marat, Denis Brihat, John et Claude Batho... Des fonds photos de presse ont aussi été donnés aux Archives nationales, comme celui de *Libération*, avec cinq cent mille tirages. La France est le pays qui a vu naître la photographie, et nous gardons un attachement fort à ce médium, qui est le « miroir de notre mémoire », comme disait Henri Cartier-Bresson. C'est d'abord une relation de confiance avec des institutions qui savent à la fois préserver et valoriser les collections. Je ne connais aucun photographe qui donne son œuvre pour qu'elle reste dans des réserves ! Le ministère de la culture avait lancé, il y a cinq ans, un parcours pour promouvoir les travaux des femmes à Paris Photo. Quel bilan tirez-vous ? En 2018, il y avait 20 % de femmes exposées. Aujourd'hui, on est

à 36 %, mais ce n'est pas encore assez. Une prise de conscience générale a eu lieu. Il a fallu quand même forcer un peu le changement – sans pour autant « ghettoïser » les femmes dans une section spéciale. En étant présentées partout dans la foire, elles sont visibles des institutions privées, publiques, des collectionneurs, de tous les visiteurs. Mais ce message, je le porte partout. Les Rencontres d'Arles ont aussi donné plus de place aux femmes. J'ai également tenu à développer les résidences de femmes photographes, avec un nouveau programme à la Cité internationale des arts. Vous dites aussi vouloir faire plus pour la scène photographique française. Pourquoi ? La force de la France a toujours été d'accueillir des artistes du monde entier. Mais quand on est une institution publique, on a aussi le rôle de promouvoir la scène française – c'est à dire les

artistes qui vivent et travaillent ici. Or, elle n'est pas assez représentée dans les grandes institutions et les festivals. Nous avons insisté sur cet enjeu dans les conventions passées avec les structures que l'on soutient. Les lieux intermédiaires, notamment ceux réunis dans le réseau Diagonal, jouent un rôle majeur : eux comptent 68 % de Français dans leur programmation. Nous voulons accentuer les résidences ancrées dans les territoires, en doublant le budget du programme Capsule, à 320 000 euros. L'intelligence artificielle inspire et inquiète les photographes. Quelle est votre position ? La qualité de l'intelligence artificielle [IA] générative est telle qu'il devient difficile de faire la différence avec les vraies photographes. L'IA pose aussi des questions de droits d'auteur puisque les images des bases de données sont utilisées sans rémunérer

ceux qui les ont produites. C'est un débat qu'on ne peut avoir qu'au niveau européen, comme on l'a fait au moment de la directive droits d'auteur et droits voisins. On a des experts qui ont fait des propositions. Mais l'IA offre aussi un potentiel de création immense. Des chercheurs l'utilisent pour la cathédrale Notre-Dame de Paris, afin d'améliorer notre connaissance scientifique. L'artiste Justine Emarad s'en sert pour générer de nouvelles images de la préhistoire à partir de la grotte Chauvet. Donc il faut limiter les risques sans freiner l'innovation. L'autre enjeu de l'IA, c'est la formation. Dans les écoles de photo, d'art, d'architecture, les étudiants doivent être outillés pour savoir l'utiliser. La pandémie, en 2020, a donné lieu à une commande photo publique sans précédent. Quelle était l'idée derrière ? Quand ça s'est décidé, j'étais conseillère à l'Elysée, et j'avais en

tête la célèbre mission photo de la Datar [vaste commande artistique représentant le paysage français en 1984]. Au début de la pandémie, l'État a aidé les artistes sur le plan social. Mais il fallait aussi donner un élan de création et laisser des traces de cette période étrange que nous étions en train de vivre. Ça a donné la commande pluridisciplinaire « Mondes nouveaux » et la commande photo « Radioscopie de la France » confiée à la BNF, qui a concerné deux cents photographes de tous horizons. Une grande restitution aura lieu en mars à la BNF. Pour le bicentenaire de l'invention de la photographie par Nicéphore Niépce en 2026-2027, nous allons lancer une nouvelle commande photo avec le Centre national des arts plastiques, en direction de vingt photographes, avec l'idée de rendre hommage à l'histoire et de réinventer le médium. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAIRE GUILLOT

[...] Auf dem Stand der Galerie Nagel Draxler präsentiert der Künstler Kevin Abosch, einer der bekanntesten „OG“ (Original Gangsters, Pioniere) des Crypto Art, große Bilder in sinnlichen Farben: Auf den ersten Blick handelt es sich um Ansichten von Los Angeles oder Paris oder um ein Stilleben mit einer Kamera. In Wirklichkeit wurden diese „synthetischen Bilder“ mithilfe künstlicher Intelligenz erstellt, die er perfektioniert hat und mit seinen eigenen Bildern gefüttert hat. Falsche Fotos, bei denen etwas nicht stimmt, geben Raum für Überlegungen zur Natur des Bildes, zur Überwachung, zur Gewalt... „Es gibt mehr Wahrheit in diesen synthetischen Fotos als in den traditionellen“, sagt der Künstler, der für seine konzeptuellen und oft ironischen Werke bekannt ist und behauptet, die Welt seit seiner Arbeit mit KI anders wahrzunehmen.

Ironischerweise, während man sich ständig über die Anzahl der Nullen bei den NFT-Verkäufen wunderte, findet man die günstigsten Werke tatsächlich im digitalen Sektor der Paris Photo. Die Künstlerin Albertine Meunier, die in der Avant Galerie eine fantasievolle Serie über künstliche Intelligenz präsentiert, in der sie mit der KI DALL-E gespielt hat, um eine Serie von Frauen zu produzieren, die Würstchen und Pommes essen, verkauft ihre Werke in Form eines Mini-Displays, das für 350 Euro an die Wand gehängt werden kann. Aber man kann das digitale Bild auch einzeln als NFT für 10 XTZ (ungefähr 8 Euro) kaufen. Und für einen völlig kostenlosen Erstversuch muss man nur zu einem Terminal gehen, das den Besuchern einen POAP (Proof of Attendance Protocol, „Protokoll zur Bestätigung der Anwesenheit“), ein kleines NFT-Souvenir in den Farben von Paris Photo, ausgibt, entworfen von Kevin Abosch, zum Mitnehmen in seine Geldbörse.

Eine Möglichkeit für Nina Roehrs, die Kuratorin, die auch tägliche kostenlose Führungen geplant hat, den sanften Einstieg von Neulingen in die Blockchain zu erleichtern. (Übersetzt mit ChatGPT)